

Notre-Dame des Vauroux.

Chartres, 1892

Bz. CHARTRES. Ph.



NOTRE-DAME  
DES  
VAUROUX

DISCOURS

PRONONCÉ LE 22 MAI 1892  
à l'Inauguration d'une chapelle  
EN L'ÉGLISE DE MAINVILLIERS  
PAR M. L'ABBÉ TISSIER  
Directeur de l'Institution Notre Dame de Chartres

IMPRIMERIE NOTRE-DAME

21, RUE DU SOLEIL-D'OR, 21, CHARTRES

[n/9] Ph.

X

Le 22 Mai 1892, avait lieu dans l'église de Mainvilliers l'inauguration d'une chapelle dédiée à NOTRE-DAME DES VAUROUX. On sait que les derniers travaux du chemin de fer ont rendu très difficile l'accès du petit sanctuaire champêtre que tous les chartrains connaissent. Pour conserver l'antique pèlerinage dont il est le gardien, M. le curé de Mainvilliers a obtenu de l'autorité diocésaine la faculté de le rétablir dans son église. La nouvelle chapelle possède deux statues précieuses. L'une, en pierre finement sculptée, est la reproduction, presque contemporaine, de la vierge qui se trouve au tympan de droite du portail royal de la cathédrale. L'autre était honorée avant la Révolution dans la grotte même des Vauroux. Pieusement conservée par une famille chrétienne de Mainvilliers, elle vient d'être rendue à la vénération de la paroisse. Le discours que l'on va lire indique les origines, raconte la renommée, et donne les raisons de ce pieux pèlerinage.

---

# NOTRE-DAME DES VAUROUX

---

La dévotion à Notre-Dame des Vauroux doit être chère à tous les Chartrains, et surtout aux paroissiens de Mainvilliers, parce que c'est une dévotion locale, qu'il n'y en a pas de plus populaire et de plus opportune.

---

MES FRÈRES,

Je sais que la cérémonie qui vous rassemble est bien chère à votre piété, et que la pensée qui l'a inspirée a trouvé dans tous vos cœurs, dès qu'elle vous fut connue, un légitime écho. Depuis des siècles, Notre-Dame des Vauroux est honorée chez vous par un culte tout spécial, et vous avez gardé avec une foi digne d'éloges la dévotion de vos aïeux à cet humble petit sanctuaire de votre vallée.

Mais si votre foi n'a pas changé, et si, après des centaines d'années, elle se retrouve aussi simple, aussi forte, le temps, lui, n'a pas conservé avec le

même honneur les origines, les monuments, et surtout *les abords* de votre dévotion. Heureusement ce sont les lieux plus que les choses qui ont changé.

Il est donc arrivé, malgré vos soins pieux, que les envahissements des chemins de fer — je n'en suis nullement l'ennemi, mais je constate, — ont resserré dans une gorge de plus en plus inaccessible, presque introuvable, et déjà redoutée, l'antique sanctuaire. Faut-il s'étonner que les pèlerins ne viennent plus comme autrefois volontiers à la modeste chapelle, quand de la ville on n'y arrive plus que par une impasse boueuse, et que vous, mes frères, vous n'avez pour vous y conduire d'autre voie que le ravin! Cependant les dévotions pour se perpétuer vivantes et efficaces ont besoin de pèlerinages.

Voilà pourquoi, sans toucher à ce qui reste du passé dans le vallon, avec l'intention même, je crois, de reconstruire plus tard à l'abri des travaux de voirie et des voleurs, au lieu du petit édifice que vous connaissez, la grotte de Notre-Dame des Vaux, votre excellent curé a pensé servir dans le moment présent vos plus chers intérêts et répondre à vos pieux désirs, en élevant dans votre propre église un autel à votre bonne Vierge. Là, tous les jours les pèlerins pourront lui apporter les hommages de leur foi et leurs prières, et pratiquer sans craindre les maraudeurs et le mauvais temps toutes leurs dévotions.

Cette chapelle et cet autel vous seront, mes frères, sacrés dès le premier jour, par la bénédiction liturgique d'abord, que Monseigneur autorise, et qu'il va donner lui-même en la personne de son Vicaire-général, mais aussi par le dépôt d'une relique aussi antique que sainte, je veux dire la statue même qu'avant la Révolution vos ancêtres honoraient là-bas depuis longtemps. Aux jours sanglants, qui s'écoulèrent il y a un siècle, elle échappa, non par miracle, mais grâce au courage chrétien d'une de vos familles qui l'a sauvée au péril de sa vie, qui l'a gardée avec honneur jusqu'à nos jours, et qui la rend aujourd'hui aux respects et à la piété de toute votre paroisse. En sorte que, si le pèlerinage se trouve maintenant dédoublé, que votre foi, mes frères, n'en soit point ici diminuée, puisque vous retrouvez sur cet autel l'objet séculaire de votre vénération, et l'image authentique de celle qui a comblé de tant de bienfaits vos aïeux.

Nous sommes rassemblés pour consacrer ces souvenirs, et les rajeunir ensemble par l'érection d'une chapelle spéciale. Afin d'exciter votre zèle et de faire grandir encore, s'il est possible, votre confiance en Notre-Dame des Vauroux, j'ai l'intention de vous dire, après ces préambules nécessaires, que sa dévotion *locale* est pour vous une dévotion de famille, qu'il n'y en a pas de plus *populaire* et de plus *opportune*.

)

## I.

## MES FRÈRES,

Dans le grand poème de Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame des Vauroux est comme Notre-Dame de la Belle Verrière et Notre-Dame de la Brèche un des mille épisodes touchants de notre histoire locale.

S'il faut croire les chroniqueurs du vieux temps, en particulier le moine Paul, dont le Cartulaire de St-Père nous a conservé le récit, et aussi l'auteur du *Poème des miracles* de Notre-Dame, moins de quarante ans après la donation du voile de la Sainte Vierge à l'église de Chartres par Charles le Chauve, sous le règne de Charles le Simple, en 914, les barbares Normands, maîtres déjà de toutes les provinces occidentales de la France, arrivaient en dévastateurs aux portes de la ville de Marie. Ils avaient pour chef Rollon ou Rou. Rien ne résistait à ce farouche guerrier qui depuis près d'un quart de siècle épouvantait le pays. Toutes les campagnes voisines, églises et monastères, avaient été sur son passage la proie du pillage et des flammes.

L'évêque de Chartres, Gantelme, prévoyant pour sa ville assiégée les mêmes terribles désastres, avait fait appel au secours du comte de Poitiers et du duc de Bourgogne. Ces seigneurs devaient arriver sans plus tarder.

Dès l'aube du jour, disent nos vieilles histoires,

Gantelme ordonne à tous les habitants de prendre les armes et de se rendre aux portes. Lui-même prenant la Tunique intérieure de la mère de Dieu, la Sainte Chemise, comme on l'appelait, et la faisant flotter en guise d'enseigne et de bannière, il se place avec ce saint étendard sur la Porte Neuve, et l'expose aux regards des païens.

Ce fut, raconte le poème des Miracles, dans l'armée barbare une explosion de plaisanteries. Les Normands lancent en souriant leurs flèches et leurs javelots sur la relique sacrée. Mais l'évêque fait alors ouvrir les portes et commande aux chrétiens de courir à l'ennemi. Il y eut une mêlée terrible. Forts du secours de Dieu, enhardis, soulevés par le palladium virginal qui flotte au sommet du rempart, les Chartrains combattent avec un courage indomptable. Les Normands sont comme mystérieusement aveuglés sous les coups. En même temps, l'armée de secours les prend à dos et en fait une affreuse déroute.

Cela se passait, selon toute vraisemblance, sur l'emplacement actuel de notre place des Epars, à laquelle cette miraculeuse dispersion des barbares a donné le nom qu'elle porte encore. Rollon n'échappa que par la fuite à la mort. Il dut, pressé par l'ennemi vainqueur, se jeter avec quelques soldats dans votre petit vallon qui s'ouvrait devant lui, et qui a gardé son nom: Vauroux, Val de Rollon, tandis que le gros de son armée refoulé vers le nord dans la plaine

qui s'étend devant la porte Drouaise succombait au *pré des reculés*, aujourd'hui les grands prés.

« Les épées des Chartrains furent soulevées de sang » disent les anciennes chroniques, et le cours de la rivière fut arrêté par les monceaux de cadavres. Rollon, le fier Rollon, s'enfuit d'une seule traite jusqu'à Lisieux :

« De chevaucher taut exploita,

Qu'à Lisieux se réceita, »

et onques ne revint plus vers la ville de Chartres.

Mais cette défaite fut son triomphe, car il trouva bientôt dans son humiliation la vraie foi, et ce ne fut pas le moindre miracle de Notre-Dame. « Ayant reçu, dit l'historien Rouillard, le saint sacrement de baptême et en icelui pris le nom de Robert, il eut toujours une dévotion particulière à la Vierge de Chartres, qui contre la pensée d'icelui avait moyenné son salut. » Il se plut dans la suite à prodiguer ses libéralités à son église. Une vieille charte mentionne ainsi, en un style où s'unissent la fierté du barbare et le dévouement du chrétien, l'une de ses magnifiques donations : « Moi, Rollon, duc de Normandie, je donne aux frères de l'église de N.-D. de Chartres mon domaine de la Malmaison, *près d'Épernon*, que j'ai acquis avec mon épée, et qu'avec mon épée je leur garantirai. » La dévotion à Notre-Dame et la générosité pour son temple passèrent comme un héritage dans la maison des ducs de Normandie, qui furent

toujours depuis les insignes bienfaiteurs de l'église de Chartres.

On ne sait pas, mes frères, à quelle date exacte faire remonter l'érection du premier monument qui consacra, aux Vauroux, le souvenir de la puissance de Marie, et de la victoire de vos pères. Peut-être y eut-il là de la part même des vaincus, une libéralité comme celle que je signalais tout à l'heure. L'histoire n'en dit rien. Mais dès les temps les plus reculés, au 12<sup>e</sup> ou au 13<sup>e</sup> siècle certainement, Notre-Dame des Vauroux avait dans votre vallée son culte et ses pèlerins. C'est vers cette époque sans doute que se place la charmante légende que voici : Un pèlerin de Notre-Dame, passant par le vallon, se trouva assailli des voleurs. Il était en péril extrême. Que faire ? Il se jette à genoux et implore la bonne Vierge des Vauroux. Et voici que tout à coup les cloches de la ville répondent unanimement à sa prière. Les voleurs en furent épouvantés, et prirent la fuite, laissant aller en paix le pèlerin de Notre-Dame.

En ce temps-là, mes frères, les côteaux voisins étaient comme aujourd'hui couverts de vignes, et la dévotion des fidèles en avait fait comme dans le voisinage de presque toutes les chapelles un fief religieux. La vigne des Vauroux appartenait, vers 1200, à Guillaume, doyen du Chapitre de Chartres, qui la transmet par donation, en 1209, à Léger des

Vauroux. Votre vallée, vous le voyez, était déjà un titre nobiliaire.

Cette renommée, cette importance et ces miracles ne firent que s'accroître et se multiplier dans le cours des siècles. C'était là, au pied de votre église, comme un rayonnement de la gloire, de la puissance et de la protection de la grande Dame de Chartres.

Les plus anciennes traditions nous apprennent que sur la fin de Mai surtout, époque anniversaire de la délivrance de Chartres au temps des Normands, qui eut lieu au commencement de Juin 911, les foules se rendaient de très loin dans la petite vallée. Le sanctuaire actuel qui ne date que du siècle passé a continué d'avoir ses pèlerins et ses guérisons miraculeuses. Aussi le culte de Notre-Dame des Vauroux s'étend-il encore aujourd'hui aux diocèses voisins, et l'on vient prier à son humble oratoire comme au lieu des meilleures grâces et des plus larges bénédictions du ciel.

Avant que le pieux monument fût encaissé comme aujourd'hui entre les talus des voies ferrées, c'était tous les dimanches, vous vous en souvenez, un pieux et constant pèlerinage qui descendait de chez vous et de la ville aux pieds de la bonne Notre-Dame, mêlant ainsi deux amours qui entretiennent l'innocence et la paix du cœur, l'amour de la vierge et l'amour des champs.

Tous s'arrêtent devant la statue vénérée. C'est une

dévotion chartraine qui rappelle celle du pilier de Notre-Dame. Jeunes mères, jeunes filles, hommes, enfants, vieillards jettent en passant les cris si divers de leur cœur, leurs fautes quelquefois, leurs tristesses, et leurs espoirs. J'ai lu sur les pierres de ces vieux murs des prières touchantes et émues, des regrets, et des actions de grâces. Il y en a qui révèlent des âmes pures; d'autres qui trahissent des cœurs troublés; toutes sont un appel à la vierge puissante et bonne, à votre vierge à vous, à votre Notre-Dame des Vauroux que vous devez aimer et servir entre tous comme des concitoyens, comme des sujets, comme des clients, comme des fils, parce qu'elle s'est faite la Dame de votre sol, votre reine, votre patronne et votre mère.

## II.

**M**ais, mes frères, outre cette raison locale d'être dévots à Marie, parce que vous vivez dans un endroit où s'est tout spécialement manifestée sa puissance, et que vous trahiriez sans cela toutes les traditions de vos ancêtres, il y a un autre motif d'affermir en Notre-Dame des Vauroux votre dévotion, c'est que de toutes les façons d'honorer ici la sainte Vierge, celle-ci est la plus populaire, qu'elle vous convient particulièrement à vous qui êtes pour la plupart voués aux travaux des champs, et qu'elle répond merveilleusement à votre foi simple et pressante, à vos besoins de chaque jour.

Loin, bien loin de moi assurément la pensée de dire que le culte de Notre-Dame de Chartres n'est pas un culte populaire; il est partout populaire encore dans notre pays d'honorer sa mère; et sous quelque forme que la dévotion à Marie s'offre à nous, que ce soit Notre-Dame des Victoires, ou Notre-Dame de Fourvière, Notre-Dame de la Garde ou Notre-Dame de Lourdes, tous ces noms qui évoquent une espérance ou un bienfait publics trouvent écho dans les cœurs français. Le culte de Marie est un culte national.

A Chartres, il plonge trop avant au cœur même de l'humanité, au cœur de la France surtout, pour n'avoir pas eu dès l'origine une popularité spéciale. Son développement se confond avec les premiers souvenirs, avec les premières gloires, avec les premières poésies de la patrie, quand sous leurs chênes antiques, les vieux druides, vos pères, honoraient avant sa naissance de leurs sacrifices et de leurs chants la vierge mère.

Et remarquez, mes frères, Notre-Dame de Chartres n'est pas une reine, n'est pas seulement une vierge. C'est une mère. Toutes ses statues la figurent avec son fils sur ou entre ses genoux, pleine de miséricorde et de tendresse. Le Sauveur a dans sa main le globe terrestre comme un maître souverain. Elle, elle a Jésus qu'elle montre du doigt: c'est toute sa parure; ce sont toutes ses promesses.

Votre nouvelle statue, qui est deux fois une mer-

veille de l'art, par son origine d'abord, qui remonte aux beaux siècles de la sculpture chartraine, et par sa restauration qui place les artistes chartrains d'aujourd'hui au rang des maîtres les plus habiles, la représente ainsi. On ne connaît pas son histoire. Elle est la reproduction fidèle et presque contemporaine de la grande Vierge qui domine, au tympan droit du portail royal de la cathédrale, tout un peuple de statues, comme une mère au milieu de ses enfants.

Ce culte maternel donnait à Notre-Dame auprès du peuple une renommée sans pareille. Je ne puis oublier les foules pieuses qui aux jours de la construction de la cathédrale s'attelaient aux chariots, et traînaient en chantant de Berchères à Chartres les pierres de l'insigne église. Nos vitraux sont les témoins séculaires des largesses de toutes les corporations à Notre-Dame. Et les histoires ne suffiraient pas à nous dire, si les pèlerinages d'aujourd'hui ne nous en donnaient quelque idée, quelle était à certaines époques l'affluence des fidèles; on priait et l'on chantait tout le jour, puis le soir venu, on s'endormait comme chez soi dans le saint parvis. La cathédrale était à la fois le temple et l'hôtellerie de tous.

Mais enfin la grande Notre-Dame avec la gigantesque proportion de son édifice, avec la richesse de ses parures de pierre, avec l'éclat de ses incomparables

verrières, avec la majesté de ses cérémonies, avec la puissance de son Chapitre, la renommée et la gloire de ses écoles, avec ses grands faits historiques, avec ses visites fréquentes de souverains et de reines, toute cette splendeur, tous ces présents magnifiques, tout ce cortège de grands pontifes et de grands saints, tout cela disait plus haut encore que le culte du peuple le culte des grands de la terre et des rois.

La petite Notre-Dame des Vauroux dans la modestie de sa parure et le recueillement de son sanctuaire champêtre était, demeure encore la Notre-Dame des petits, des humbles, des travailleurs et des ouvriers. La simplicité de sa chapelle et le charme de la nature qui l'entoure font naturellement penser au silence et à l'humilité de Nazareth, à cette petite maison vénérée où la vierge vivait avec son divin fils et saint Joseph d'une vie sans éclat et sans gloire, de la vie commune des femmes de son temps, de la vie de privations et de fatigues des familles qui gagnent au prix du labeur de chaque jour le pain de leurs enfants, la seule vie après tout qui mérite l'estime des hommes et la gloire du ciel. J'aime à me figurer dans ce cadre si simple cette vierge humble et pure, la Vierge de l'*Angelus* et du *Magnificat*, remplie de grâce et de sainte allégresse. Les grandes émotions, les grands miracles, les grandes douleurs de l'Évangile n'ont pas encore couronné son front de tristesse et de majesté. Tout son visage ne reflète que la

bonté souriante des mères près de leur premier berceau. Que tout cela est doux ! Que tout cela est confiant ! Comme tout cela inspire une foi naïve, et comme on viendra sans crainte près d'une telle vierge exposer les plus humbles requêtes, sûr que cette bonne mère ne repoussera pas des demandes qui n'ont rapport qu'aux nécessités de tous les jours, parce qu'elle les a connues, qu'elle en a souffert et qu'elle peut y subvenir !

Notre-Dame des Vauroux est sur votre côteau verdoyant de vignes comme Marie aux noces de Cana. Vous vous souvenez de cette histoire de l'Évangile. Ces pauvres gens n'avaient pas fait assez ample provision pour tous les invités. La Sainte Vierge s'aperçoit de leur embarras, et prévient doucement Jésus de leur détresse : « Ils n'ont plus de vin ! » Quand les ressources de vos champs s'épuisent et que les mauvais temps menacent vos récoltes, croyez-vous que Notre-Dame, si vous la priez, ne verra pas vos dangers et qu'elle ne saura plus dire à son fils : « Ils vont perdre leurs moissons. » Je ne m'étonne pas alors qu'ainsi entendue sa dévotion vous plaise, et que vous reveniez avec constance prier pour tout ce qui vous intéresse cette mère compatissante.

On lui demande, entres autres grâces, la guérison des fièvres malignes, et elle a répondu, vous le savez, à ce culte spécial par des bienfaits inespérés, sans nombre. Être guéri dans la maladie, c'est pour

l'homme qui travaille le premier et le plus pressant besoin. Quand les bras refusent le service, et que la fièvre abat les forces, c'est fini. Du même coup, la ruine et le malheur entrent dans le logis de l'ouvrier avec l'inaction forcée. Dieu devant ces peines exceptionnelles n'a pas voulu laisser dormir sa Providence, et il a chargé ici et là sa divine mère de tenir une cour de miracles.

C'est Jésus même dans l'Évangile, qui a, mes frères, encouragé la dévotion populaire qui fait avant tout demander à Dieu la santé. Le Sauveur ne semble toujours vouloir atteindre l'âme du peuple que par un bienfait qui touche le corps. Presque tous les miracles évangéliques le constatent, depuis les multiplications des pains jusqu'aux pêches miraculeuses, depuis les guérisons des sourds, des aveugles et des boiteux, jusqu'aux résurrections des morts. Jésus même a pris soin de guérir personnellement l'infirmité dont vous demandez maintenant à Notre-Dame des Vauroux la délivrance. La belle-mère de saint Pierre, nous dit le texte sacré, était malade de grandes fièvres, de fièvres pernicieuses, *laborabat magnis febris*. Le Sauveur entre dans le logis de l'Apôtre et la guérit, si bien qu'elle les servait.

Je vous dis cela, mes frères, pour bien vous prouver que l'Église ne voit point dans cette dévotion une superstition qu'elle condamne, mais aussi pour avoir l'occasion de vous rappeler que ce culte est

incompris, mal pratiqué, faussé dans son application, si vous ne mettez pas à sa base les vrais principes chrétiens, qui conforment la vie aux croyances, et qui placent les sacrements nécessaires avant les pratiques accessoires d'une religion privée. Notre-Dame est si bonne qu'elle bénit et exauce même ceux qui n'ont en son fils qu'une foi vaine et de surface. Mais cette religion diminuée, sans pratiques chrétiennes, sans autre prière que celle qui touche les intérêts terrestres, ne convient point aux vrais fidèles. Dieu, mes frères, et son service passent toujours avant le service des saints, avant le service de sa mère. Comme pourtant le culte de Marie et des saints est un acheminement vers le sien, j'aurais bien garde de vous en éloigner. Ce que nous vous demandons, c'est de mettre un peu plus de profondeur dans votre dévotion, un peu moins d'égoïsme, un peu moins de pensées matérielles, un peu plus d'esprit chrétien qui accepte l'épreuve, et qui sait relever l'âme vers le ciel, même quand on n'est pas exaucé.

Savez-vous quelle doit être votre vraie dévotion à Notre-Dame des Vauroux? La leçon vous vient de chez vous, et elle est grande en sa simplicité. Quand il fallut, il y a un siècle, soustraire la statue vénérée que nous retrouvons ce soir en place d'honneur, aux fureurs impies de la Révolution, ce fut, je vous le disais, une de vos familles qui prit l'honneur terrible

de la sauver. C'était un péril de mort quotidien. On cacha la sainte image dans un coffre du logis, qu'on ouvrait le soir pour prier devant elle au nom de la paroisse et de la famille. Les pèlerins, malgré la tourmente révolutionnaire, ne cessaient pas de venir parce que la maladie ne connaît point de trêve politique. A ceux qui ne paraissaient pas suspects, on découvrait le dépôt sacré, et Notre-Dame des Vauroux, du fond de sa retraite, continuait d'exaucer ses pieux fidèles.

## III.



**X**ous sommes en un temps, mes frères, où sa dévotion est plus que jamais opportune. A ne consulter que vos intérêts agricoles, je pourrais vous presser de ne vous relâcher en rien, dans votre culte de Marie, de la ferveur antique. On dit que l'agriculture et les champs traversent une dure crise; et les saisons aujourd'hui semblent conspirer quelquefois avec les hommes contre l'ouvrier des campagnes. Ce n'est point ici le lieu de soulever cette question profane. Mais à ce seul point de vue, il ne vous est pas permis d'oublier la grande protectrice séculaire de vos moissons. Demain, ce sont les Rogations: ces prières publiques de l'église pour la prospérité des biens de la terre. Si vous passez dans le voisinage des Vauroux, envoyez à Notre-Dame votre prière simple et pressante, et elle vous entendra.

Puis, mes frères, puisque vous l'invoquez surtout

dans vos nécessités corporelles et dans vos maladies, ai-je besoin de vous rappeler qu'il y a dans l'infirmité de notre nature un perpétuel besoin de son secours? Nous portons en nous-mêmes, comme le fruit du péché, un dissolvant inné, le germe de la mort, dont aucune autre force que celle du ciel ne ralentit les rapides dévastations. *Notre-Dame des Vauroux, salut des infirmes, priez pour nous.* Voilà bien quelle doit être la prière quotidienne de la pauvre humanité que la maladie assiège sans repos!

Mais à côté de cette fièvre matérielle qui ne ruine que les corps, plus pernicieuse, plus terrible qu'en aucun temps, une fièvre morale qui tue l'âme, celle-là, la fièvre de l'intérêt, la fièvre du plaisir, la fièvre de l'impiété, monte autour de nous dans des proportions effrayantes.

Ce siècle est un siècle d'argent. La soif inassouvie d'amasser enfieuvre presque tous les hommes modernes. On oublie partout, pour s'attacher à des choses viles et périssables, les grands intérêts religieux, les intérêts éternels. C'est le propre de la fièvre d'égarer les sens; la fièvre du lucre a tué le sens divin. Nous assistons à un mépris universel du ciel pour la terre. On quitte le temple et toute la religion qu'il protège pour un travail sans trêve, et sans Dieu. Dieu, c'est l'argent.

*Notre-Dame des Vauroux, si humble et si détaché en votre petit Sanctuaire, priez pour nous.*

Ce siècle est un siècle de plaisir. Ah! c'est là une fièvre qui emporte aujourd'hui dès le bas âge toute notre jeunesse dans son délire, et qui la précipite aveuglément dans des amours sacrilèges où Dieu n'entre plus, où tout se perd avant vingt ans, la pudeur, la loyauté, la noblesse, la santé et la vie. Les goûts de nos aïeux, pleins de modération parce qu'ils étaient pleins de christianisme, ont disparu ou disparaissent. Rien ne résiste à cette fièvre de luxe et de luxure. De l'argent, pour avoir du plaisir! Une fortune, dans le moins temps possible, par tous les moyens possibles quelquefois, pour jouir plus tôt et davantage! L'âge mûr ne fait plus tomber cette fièvre enivrante. Toujours plus de fêtes, et toujours moins de religion! Des fêtes, encore des fêtes, pour déchristianiser les âmes, et pour mettre à jamais la religion qui proteste contre elles et qui prêche les austères vertus chrétiennes, dans le déshonneur et dans l'oubli! Voilà au fond, et pour ceux qui réfléchissent, la tendance actuelle d'une société d'où le Christ méprisé se retire!

*Notre-Dame des Vauroux, source de la piété de nos aïeux, priez pour nous.*

Il arrive, mes frères, qu'emportée par ces deux forces du plaisir et de l'argent, l'impiété ne connaît plus ni frein, ni barrière. Une invasion de paganisme et d'athéisme, mille fois plus redoutable que l'invasion normande au temps de Rollon, menace

notre patrie. Les chefs ont dans leur œuvre de destruction religieuse des lenteurs perfides, mais sûres de la ruine. Il n'y a plus ni ville, ni bourgade qui soit à l'abri de leurs coups de main. La voix des coryphées de l'impiété retentit partout, disant qu'il ne faut plus de Christ, plus de sacrifice, plus de sacrements, plus de Dieu. C'est une armée rompue à toutes les manœuvres de la guerre sans pitié. On circonviendrait l'enfant; on séduit le jeune homme; on engage l'homme mûr dans des liens que ses dernières volontés ne suffisent plus à rompre. Les institutions religieuses les mieux établies sont ébranlées par ces attaques de tous les jours. Les privilèges qu'on avait jusque-là respectés, et qui semblaient des droits, ne tiennent plus devant la fureur des ennemis de Dieu. Les serviteurs du Christ tremblent: c'est la dévastation des âmes.

*Notre-Dame des Vauroux, notre sécurité dans les périls; N. D. des Vauroux, force des remparts de votre cité favorite, priez pour nous.*

Ah! ne laissez pas démanteler tout à fait les murs de notre patrie chrétienne. Ne laissez pas envahir et dévaster par les barbares — ceux qui ne croient point en Dieu sont pires que les barbares — notre ville de Chartres qui vous fut dans tous les siècles si dévouée, les âmes de nos enfants qui vous sont consacrés, nos mœurs chartraines autrefois si chrétiennes, nos familles champêtres toujours pleines d'abnégation

et de vertus. Souvenez-vous, vierge élément et forte, des jours de votre intervention et de nos triomphes, du jour de Rollon vaincu, du jour où à la voix de saint Bernard prêchant la 2<sup>e</sup> croisade, tout votre peuple s'écriait: Dieu le veut! Dieu le veut! du jour où Edouard III, d'Angleterre, et déjà presque roi de France, vit en face de vos clochers un mystérieux orage épouvanter ses soldats; du jour où l'armée hérétique de Condé fut refoulée par votre grâce au pied de nos remparts; du jour aussi plus voisin de nous, où le grand apôtre chrétien des ouvriers prononça près de vous et sous votre patronage le mot de ralliement de la Contre-Révolution chrétienne.

Ces souvenirs sont nos gloires. Ils sont aussi, par vous, nos espérances. Vous êtes la sœur de Notre-Dame de Chartres, comme sa fille. Vous partagez sa tendresse et sa puissance. Toutes deux, vous nous complerez de faveurs, parce que nous sommes accablés d'ennemis.

*Notre-Dame de Chartres et Notre-Dame des Vauroux, terreur des méchants et gardiennes de la France, priez pour nous. Ainsi soit-il.*

